

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 60 (1915)
Heft: [1]: La guerre européenne : avant-propos stratégiques

Artikel: La bataille de l'Aisne
Autor: Feyler, F.
Kapitel: Les deux versions officielles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339670>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les deux versions officielles.

Auquel des deux tableaux faut-il accorder le plus de créance ?

On peut faire observer que pour autant qu'il s'agirait simplement de jeter de la poudre aux yeux du public, la version française remplirait mal son but. Certes, elle laisse la porte ouverte au succès, mais il n'est plus douteux que ce succès réclamera quelque patience, et qu'à ce point de vue, les espérances éveillées par la victoire de la Marne voient leur réalisation ajournée. Elle prête même à l'ennemi une vitalité qui est de nature à convaincre les lecteurs des communiqués des efforts dont il est encore capable. Aucun doute que cet ennemi vaincu n'est pas un ennemi détruit, et si la version française dément la défaite des 13^e et 14^e corps d'armée et ne fait pas une mention spéciale de la reprise de Bétheny par les Allemands « marchant sur Reims en flammes », elle laisse voir clairement que le front décrit au début de l'engagement n'a guère subi de modification après deux semaines de lutte.

Peut-on supposer, d'autre part, que la bataille ait été aussi peu mouvementée que la représente la version allemande ?

Premièrement, cela paraît invraisemblable au regard même de la doctrine militaire exposée dans le chapitre précédent. Cette doctrine n'est pas altérée par la circonstance que l'armée s'est retirée sur une position fortifiée. Adressons-nous au règlement allemand.

Son texte distingue entre deux défensives, celle qui n'a d'autre but que la résistance, et celle qui non seulement se propose de repousser une attaque mais de procurer une victoire décisive. Cette défensive-ci doit être combinée avec l'offensive (Règl. d'inf.

§ 398). Elle réserve en conséquence une fraction de troupe à cette dernière destination. Par une habile répartition, on économise des forces sur la défense proprement dite, qui augmentent d'autant la réserve offensive, d'où plus de chances de terminer la défensive par une victoire décisive. On y aidera, en outre, en disposant cette réserve où elle peut le mieux passer à l'attaque (§§ 409 et 410). L'activité offensive de la bataille, toute défensive qu'elle soit, sera également favorisée par l'emploi des renforts et réserves de secteurs, troupes de riposte, prêtes à être engagées à la minute opportune pour repousser l'ennemi (§ 412).

Force est de reconnaître que la version française serre le règlement allemand de plus près que la version allemande.

On ne saurait croire, d'ailleurs, qu'au milieu de septembre 1914, après six semaines d'hostilité seulement, le haut commandement allemand eut renoncé à l'idée de détruire les forces adverses, but même de sa stratégie. On ne saurait pas le croire, surtout, dans la situation générale où il se trouvait, et qui l'incitait à en finir au plus vite avec l'ennemi de France pour se retourner vers l'ennemi d'Orient. Ces deux motifs, ajoutés à l'argument de la doctrine, conduisent à la très grande vraisemblance des contre-attaques renouvelées en forces, seul moyen d'en finir sûrement, c'est-à-dire d'atteindre le but.

Les premiers communiqués allemands eux-mêmes prêtent à cette vraisemblance. Ils témoignent de l'espoir, pour ne pas dire de la conviction du grand quartier général, de la victoire succédant le cinquième jour de bataille à la défensive passagère. Il n'est pas jusqu'au post-scriptum « non officiel » de la dépêche du 18 septembre qui ne l'atteste. Ce n'est pas par fantaisie assurément et sans expresse autorisation, que l'agence Wolff annonce la ferme assurance de l'état-

major général d'obtenir le jour même un résultat décisif.

Tout concourt donc, même les témoignages allemands, en faveur de la version française, et l'on peut admettre, sans grand risque d'erreur, que l'image offerte par les communiqués de Berlin eût présenté une autre allure si les événements quotidiens avaient répondu aux espérances. La situation était difficile, en effet, pour le quartier-général, pris entre l'obligation de confirmer par les faits ses démentis de la Marne, et, à cette intention, de montrer une armée aux moyens intacts donc mordante dans ses attaques, et le désir de ne pas trahir les insuccès de celles-ci. De là, entre autres, le silence complet observé au sujet de la contre-attaque générale du 25 au 27 septembre. Cette contre-attaque qui s'est produite non seulement sur l'Aisne mais sur l'Oise ayant échoué, la population allemande l'a ignorée au même titre que la deuxième bataille de Mulhouse et que la bataille de la Marne.

La version amplifiée allemande.

Comme dans des cas précédents, et avec plus d'insistance, le service officiel auxiliaire fut chargé de lever les obstacles que les faits opposaient au service de presse du grand quartier général. Il revêtit les événements de la coloration nécessaire. En même temps, une note officieuse paraissait dans le *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* destinée à calmer les dernières inquiétudes que les informations de l'étranger auraient pu laisser subsister chez le public. Elle faisait entendre que les progrès surprenants réalisés jusqu'alors avaient gâté l'opinion publique. Qu'en ce qui le concernait, l'état-major n'avait jamais, comme les non-combat-